

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XVI

Berlin, hôtel du Parc, avril.

AH ! mon pauvre camarade ! Vous n'êtes après tout qu'un enfant de prince, bien dressé ! La tête m'a tourné devant cette multitude de devoirs qu'on vous impose, et ce partage minutieux du temps. En relisant votre lettre, — je cherche toujours et toujours, entre les lignes, ce qui n'y est pas, — en la relisant, il m'a semblé que j'avais moi-même la chaîne au cou. Comment pouvez-vous vivre, avec une pareille ponctualité ? J'en mourrais en trois jours.

Je ne supporte pas l'esclavage des habitudes ; je ne pourrais par conséquent vivre, dans une même maison, avec d'autres que mes subordonnés. Mes heures de repas sont tout aussi irrégulières : rien ne doit interrompre mon travail, quand une fois je m'y mets de tout cœur. J'ai d'ailleurs un tempérament de fer, auquel il est fort égal de jeûner tout un jour. C'est, je le crois, la méprisable faiblesse des créatures humaines, qui fit imaginer la régularité. Mais, quand il s'agit des autres, je suis aussi ponctuel que vous : jamais je n'arrive en retard à mes cours. Comme je vous plains, vous qui vous prétendiez un libre oiseau des bois ! Beaucoup plus que vous ne me plaignez pour mon entorse.

Et mon amie Ulric n'entend pas la plaisanterie ? Ou peut-être ne permet-elle pas qu'on plaisante sur ses sentiments ? Mon camarade, vous devez avoir pourtant — "votre folie ?" Ne savez-vous pas ce que c'est ? Quelle chose, qui réchauffe et pénètre tout de ses rayons, comme le soleil. Je voudrais bien moi-même n'en rien savoir. Jusqu'ici, j'avais passé assez intact à travers l'existence ; mais je commence à me ressentir de cet inconvénient. Si je lis de beaux vers, je voudrais les *lui* lire, — c'est du reste assez mauvais signe, que je lise tant de poésie ; — si je réfléchis sur l'authenticité d'une œuvre d'art, je me surprends à *lui* exposer qu'il est assez indifférent, du moment que l'œuvre est belle, qu'elle soit de X... ou de Z... — ce qui est une coupable hérésie. Au jardin zoologique, je *lui* montre les tigres nouveaux-nés, et elle s'en amuse follement ; au théâtre, je *lui* fais une querelle, si la tragédienne crie trop fort ; pendant le ballet, je suis mal à l'aise à cause d'elle ; au Théâtre-Wallner, je l'entends rire aux éclats des farces et des plaisanteries inoffensives. Tout cela passe encore, mais il y a pire. Quand mes jalousies sont baissées à cause du soleil, elle est là, étendue sur le canapé, en face de ma chaise-longue ; je la prie poliment et gentiment, quoiqu'on dise que j'ai toujours un ton impérieux, de vouloir bien me regarder. Croiriez-vous qu'elle n'en fait rien ? C'est à désespérer ; je ne puis jamais saisir les traits de son visage. J'ai bien dans l'esprit les lignes ondoyantes de sa forme svelte ; elle est devenue, pour

mes yeux, une sorte de type, auquel ils rapportent tout ce qu'ils voient ; et je ne connais pas son visage ! Il change peut-être trop souvent ? Mais vous ne vous intéressez pas à "ma folie," puisque vous n'en avez aucune en tête. Ne soyez pas jalouse, Ulric, je ne vous néglige pas en sa faveur. Non, mon enfant, l'autre jour encore, j'ai mis de travers mon grand feutre mou (je laisse le chapeau haut de forme aux belles amazones,) et je suis parti, m'imaginant que je vous conduisais dans une taverne d'étudiants, pour chanter avec eux, sous mes auspices, vos petites chansons.

Je me suis fait un tableau des heures, ainsi conçu :

5 heures. Lever ; — jusqu'à 7 heures et demie ???

7 heures et demie. Leçon de piano au futur maître d'école.

8 heures. Bibliothèque, déjeuner (très bon café) avec Papa.

8 heures 5. Tartine de beurre.

8 heures 10. *Gazette de Cologne*, etc.

J'ai écrit tout cela en grosses lettres (en grec à cause du garçon de l'hôtel, dont je ne puis toujours éviter la présence) ; et j'ai suspendu la pancarte sous l'horloge. Rien qu'en levant les yeux, je vois aussitôt ce que vous faites au même instant. La différence du méridien est soigneusement notée. Le soir, je mets devant, une lampe, qui semble la perpétuelle lumière d'un autel.

Quand je quitterai ma chambre, à cloche-pied, j'emporterai mon tableau dans ma poche gauche, côté du cœur. Dernièrement je lisais dans le journal qu'à Altenneck, où sont vos nouvelles écuries, il tombera le trente avril, entre six et sept heures du matin, une pluie d'aérolithes. Mais c'est peut-être un canard. Si j'étais vous, j'irais un peu, tout seul, y voir. Avez-vous déjà vu des aérolithes ? Moi, jamais ; aussi j'irais, — n'était mon pied.

Aujourd'hui, il m'est impossible de vous en écrire plus long, parce que "ma folie" ne veut pas me laisser tranquille. Elle est là étendue sur le canapé et me harcèle. Mon pied va beaucoup plus mal ; il ne guérira jamais, si les longues lettres et les gâteries doivent cesser avec sa guérison.

Une poignée de mains, entre hommes.

BRUNO HALLMUTH.

XVII

Rauchenstein, 19 avril.

"Une folie... une grande passion ?" Qu'est-ce que cela veut dire, me suis-je demandé. J'oubliai vraiment que j'étais Ulric l'écolière, et je pensai à l'essaim d'adrateurs de ma grande tante, dont elle nous parle toujours, soutenant qu'elle n'a pas eu moins de onze prétendants. Comme mes arrière grand-père et grand-mère ne vivaient pas, dit-on, trop heureux ensemble, Madame mon arrière grand-mère détournait si énergiquement ses filles du mariage, que toutes restèrent fidèles à leur célibat. Pourtant la petite tante aimait quelqu'un et l'aurait épousé très volontiers : c'était un Marquis étranger. Mais il ne plaisait pas à sa mère, aussi elle prit son petit cœur dans sa